

LES CROISÉS DE L'ÉTERNITÉ

Je commençai à me souvenir de mon identité le jour où mon maître tua le cavalier. Cela s'était produit sur le chemin de Jérusalem, à midi sous un soleil brûlant.

Comme le vagabond dissimule le quignon de pain qu'il vient de dérober craignant de se le faire voler par plus affamé que lui, je cachai ma découverte à celui qui m'entraînait à travers tous les enfers imaginables. Mes souvenirs étaient revenus juste au moment où il avait retiré la dague de la poitrine de sa victime, mais je ne voulais surtout pas qu'il le comprenne. À partir de ce moment là je cessai d'être l'ignorant et maladroit valet qui le suivait partout comme un chien.

Son regard me fit trembler quand il se tourna vers moi et me dit d'une voix profonde

« Il fallait qu'il meure, Diego. »

Je fus étonné de l'entendre justifier son crime. C'était la première fois qu'il le faisait, jusque là il n'avait jamais eu le moindre souci de me rendre compte de ses actes.

En le regardant essayer la dague sur la cape du chevalier qui baignait dans son sang, je priai pour que l'agonie du malheureux fût brève et qu'il rendît rapidement son âme à Dieu, puisque je ne pouvais espérer que mon maître eût pitié de lui et écourtât ses souffrances en lui tranchant la gorge. Il allait connaître une mort lente et douloureuse sous le soleil de plomb de cette terre que tant d'hommes s'obstinaient à dire sainte.

Quelques heures plus tôt, nous faisons halte sur ce chemin, attachions nos montures, et, installés à l'ombre d'un arbre rachitique, commençons d'attendre.

Mon maître n'ouvrit pas la bouche, ne fit pas un mouvement jusqu'à ce que nous entendîmes le pas d'un cheval. Alors il se leva, grogna entre ses dents et s'avança à la rencontre du cavalier.

« Vous êtes Foulques d'Angers, monsieur ? » lui demanda-t-il en se plantant au milieu du chemin.

Le cavalier surpris, tira sur les brides et posa la main sur la garde de son épée, mais il se rassura en voyant une croix rouge cousue sur la tunique recouvrant la cotte de mailles de mon maître.

« C'est moi » répondit l'homme. Il portait aussi une tunique, mais de couleur brune, dont la croix était bien coupée (dessinée) et ajustée sur le drap avec plus de soin. Son port était distingué malgré son air las et la poussière qui le couvrait de la tête aux pieds.

« Comment savez vous mon nom ? » questionna-t-il d'un air soupçonneux.

Mon maître lui tendit une main, l'invitant à descendre, et lui dit en souriant :

« Je m'appelle Louis de Troyes, monsieur. Le chevalier Hugues de Payens m'a demandé de venir à votre rencontre. »

Monsieur d'Angers eut une exclamation surprise et tourna la tête vers moi ; constatant qu'il n'y avait personne d'autre alentour, il mit pied à terre et serra la main offerte. Comme mon maître me l'avait ordonné, je m'empressai d'offrir au cavalier de l'eau, qu'il accepta d'un geste reconnaissant.

Il but et me rendit la gourde :

« Et pour quelle raison monsieur de Payens vous envoie-t-il ?

– Pour vous protéger. »

Cette réponse parut lui déplaire, mais il n'eut pas la grossièreté de répondre qu'il n'avait besoin de personne pour se défendre contre les bandits de grands chemins. Âgé d'une trentaine d'années, il était mince et son teint était rougi par le soleil de Palestine.

Qu'il fût de noble naissance ne faisait aucun doute, mais il n'avait d'autre fortune que son épée, son cheval et son armure ; peut-être était-il un cadet ayant décidé de quitter la France pour tenter sa fortune en d'autres royaumes, et le destin l'avait-il conduit en Terre Sainte. Dieu avait touché son cœur et il voulait désormais le servir avec ferveur et humilité.

« Votre nom a-t-il un rapport avec la région où vous êtes né ? » demanda mon maître. L'homme hocha à peine la tête, pensif, avant d'interroger à son tour : « Troyes se trouve près de Payens, d'où est originaire Hugues, ce chevalier que j'admire et respecte tant. Êtes-vous de ses amis ? »

– Si fait, monseigneur, répondit Louis de Troyes avec un sourire. Je suis fier d'avoir été présent lorsque Dieu lui ordonna de consacrer sa vie au service des pèlerins qui viennent sur ces terres pour se prosterner devant le Saint Sépulcre.

– En cela, la fortune vous a souri, murmura le chevalier d'Angers, inclinant la tête en signe de respect. Est-il vrai que le noble Hugues va soumettre son projet au jugement de Garimond, le patriarche de Jérusalem, et qu'il compte sur l'appui des chevaliers Godefroy de Saint Omer, Royal, Bisol, André de Montbard, Archambault de Saint Aignan et Hugues de Champagne, entre autres ? Vous est-il enfin possible de me dire si ce que j'ai entendu est vrai ? On dit qu'il passe toutes ses nuits à veiller, priant Dieu qu'il lui accorde la force suffisante pour voir ses rêves devenir réalité.

– Cela, je puis vous l'assurer.

– Ainsi donc, nous serons dix chevaliers à recevoir ce soir la bénédiction du Patriarche.

– Je regrette de devoir vous contredire, mais il faut que nous soyons neuf.

– Pardonnez-moi, mais, selon mes comptes, nous sommes dix, y compris vous, insista le seigneur d'Angers.

– J'eusse préféré que nous soyons huit, je ne puis en permettre plus, bien que la cabalistique de ce chiffre comme les mystères qui entourent la congrégation me soient parfaitement hermétiques et inaccessibles. Quoi qu'il en soit, nous ne serons pas la dizaine que vous escomptez.

– Je ne vous comprends pas, monsieur de Troyes.

Mon maître ne répondit pas. Il jeta un regard vers la bourse attachée à la croupe du cheval de Foulques.

– Vous disposez d'un équipage bien réduit, commenta-t-il. Cependant j'espère y trouver ce que je cherche.

– Que voulez-vous dire ? »

A cet instant, mon maître dégaina sa dague sarrasine et la planta dans la poitrine du chevalier. Comme la pointe glissait sur la cote de mailles, il dut appuyer de toutes ses forces pour l'enfoncer jusqu'à la garde.

Ainsi blessa-t-il à mort le chevalier d'Angers, avec un tel sang froid qu'il gela celui qui courait dans mes veines.

Sans s'émouvoir, il tourna le dos au moribond, dont il ouvrit le sac de voyage. Après l'avoir vidé dans la poussière du chemin, il examina les affaires de sa victime — et finit par les éparpiller à coups de pieds, furieux, en constatant que ce qu'il cherchait ne s'y trouvait pas.

Tandis que je contemplais la scène, je songeai que mon maître avait beaucoup trop nourri l'espoir de découvrir dans l'équipage du chevalier cet objet censé lui appartenir depuis toujours ; la cause de ses pérégrinations dans l'univers obscur qu'il m'obligeait à parcourir avec lui. Une fois calmé, il se tourna vers moi. Le regard qu'il m'adressa m'emplit d'effroi. Ses yeux semblaient dire que je devais moi aussi me lamenter puisque le sac du mort ne contenait pas l'objet qu'il cherchait avec tant d'acharnement.

« Ton destin m'appartient encore, Diego », me dit-il. Il désigna le moribond et m'ordonna :

« Tire-le hors du chemin, que personne ne le découvre avant que les chacals ne l'aient défiguré au point que sa propre mère ne puisse le reconnaître. »

Il esquissa un sourire aussi malsain que l'était par moments son regard de corbeau.

« Puisque le Patriarche doit bénir neuf cavaliers, je prendrai la place de Foulques d'Angers. »

Il me jeta un de ces coups d'œil qui me faisaient trembler des pieds à la tête :

« Et toi, pauvre Diego, quoi que tu fasses, tu demeureras toujours le même. »

Il abaissa ses yeux sombres et pénétrants sur ma main gauche, enveloppée dans un gant de laine déchiré pour que nul ne voie une bague de si grande valeur au doigt d'un valet. Le jour où il m'avait ordonné de cacher le joyau, je lui avais proposé de l'enlever. Il était devenu furieux au point de me bastonner encore plus cruellement qu'à l'ordinaire. Après m'avoir ainsi châtié, me jetant toute sa colère au visage, il avait crié :

« Si tu cherches encore une fois à retirer cet anneau, je te tue ! Crois moi, je le ferai, Diego, même si je le regrette aussitôt parce que ta mort prématurée emporterait mon dernier espoir de triomphe. »

Comme d'habitude, je n'avais compris ni son attitude ni ses paroles. Mais, depuis ce jour là, l'idée de graisser mon doigt et retirer l'anneau m'était revenue plusieurs fois à l'esprit, car, pour aussi précieux qu'il fût, je ne voulais pas porter ce bijou. Je préférais ne plus voir la pierre couleur de sang qui y était enchâssée, grosse et ronde comme un œil de chat, chaque fois que mon regard y tombait, quelque chose en moi me hurlait qu'elle était la cause de tous mes malheurs.

Cependant, à d'autres moments, la curiosité l'emportait et j'y jetais un coup d'œil; alors mes souvenirs commençaient à prendre un sens pour moi et mon cœur se noyait dans le doute et le désespoir.

Après avoir traîné loin du chemin le chevalier agonisant, je murmurai une brève mais sincère prière pour que Dieu l'accueillît en sa Gloire. Je le plaignais d'autant plus que j'étais moi aussi victime du chevalier de Troyes.

À mon retour, mon maître était en train d'examiner le cheval du malheureux.

« Il est magnifique » dit-il en lui caressant le licol.

L'animal, d'abord craintif, se rassura aussitôt. Le chevalier avait le même don de persuasion avec les animaux qu'avec les hommes.

« Je le garde, je le préfère au mien. Et toi, ne lorgne pas mon cheval, Diego, tu gardes ta monture. Un valet ne doit pas monter un animal de valeur. On laissera celui-ci libre, sans selle ni brides. S'il ne meurt pas de soif, il fera le bonheur de quelqu'un. »

Comme s'il avait deviné mes pensées, il ajouta :

« Si ça peut te consoler, sache que le chevalier d'Angers a violé, assassiné et volé en France. Pour ces raisons il a dû fuir la justice et se joindre à une expédition de Génois qui partait en Syrie. Donc, ne te lamente pas sur son sort. Maintenant repartons. Un long chemin nous attend jusqu'à Jérusalem. »

Il enfourcha sa nouvelle monture et, une fois de plus, j'admirai son agilité. La lourde cotte de mailles ne l'empêchait pas de se mouvoir comme s'il était nu.

Mon maître attendit que je monte sur mon mulet, vérifiant si depuis le chemin on ne voyait pas le corps que j'avais traîné derrière des rochers, à plus de vingt mètres. Ce que je lui expliquai pour le rassurer.

Il me jeta alors un regard si furieux que je craignis qu'il ne me frappât à nouveau.

« Tu as dit vingt mètres ? » s'exclama-t-il.

Je tentai un sourire pour corriger l'erreur que je venais de commettre.

« Vous avez mal entendu, mon maître, j'ai dit vingt pieds. »

Je ne sais s'il me crut ou s'il fit semblant de me croire, car il était extrêmement pressé d'arriver à destination. Je le vis se retourner, éperonner son cheval et partir au galop. Je le suivis en essayant de m'accorder à son pas, mais ma monture laissait vraiment à désirer et il me distança rapidement.

Je calculai que nous arriverions à Jérusalem dans l'après midi, j'allais donc disposer du temps suffisant pour réfléchir. Mon maître ne devait pas s'apercevoir que j'avais commencé à me rappeler qui j'étais et pourquoi je me trouvais là. S'il le découvrait, il me frapperait et la douleur dissiperait les rêves qui m'apportaient tant de réconfort et me donnaient les forces de supporter toutes les souffrances qu'il m'infligeait.

Quand la distance qui me séparait de lui fut supérieure à cinquante mètres — et non cinquante pas —, je m'abandonnai à mes souvenirs. Mon mulet ne risquait pas de perdre de vue la fringante monture du chevalier assassiné : peut être encore plus soumis que moi, il suivrait à coup sûr mon persécuteur.

Ce fut ainsi que je commençai à me souvenir de mon nom, Diego Ardé, et que je n'étais pas le fils d'une servante de taverne, comme l'affirmait mon maître pour m'humilier, mais un citoyen respecté, un homme libre dans une société civilisée, habitant des appartements au sein de deux villes qui n'auraient pas déplu, tant elles sont lumineuses et propres, à Baudouin lui-même, roi de Jérusalem.

Je me souvins du jour où commença mon malheur...

« Diego Ardé ? »

En entendant mon nom je levai les yeux du manuscrit que j'étudiais et je vis devant moi un homme dont l'aspect me parut extraordinaire. Grand et mince, le regard noir et profond, il me fit penser à un noble déchu qui aurait tenté de maintenir à tout prix son prestige et son arrogance.

Il était élégamment vêtu d'un costume sombre et d'une chemise grise. Sa cravate présentait un nœud parfait. Ses sourcils étaient fournis et arqués, son nez long et effilé. Il arborait une barbe fine et

soignée, du même châtain vif que ses cheveux, lustrés et tirés en arrière. Comme je le fixai dans les yeux, mon ressentiment disparut, et cette interruption dans mon travail cessa de m'irriter.

Sans pouvoir détacher mon regard du sien, je me demandai de quelle manière il était arrivé à la salle de lecture. J'étais sûr qu'il n'était pas membre du club, je les connaissais tous. Si un quelconque sociétaire l'avait invité à dîner, il se serait rendu au restaurant, pas à la bibliothèque.

Il se racla la gorge pour me rappeler que je n'avais pas répondu à sa question. Les autres occupants du salon lisaient leurs journaux, feuilletaient des revues ou bavardaient à voix basse sans nous remarquer. Peter, le barman, m'adressa un signe. Depuis un moment il attendait que je lui demande un second verre de Xérès.

« Oui, c'est moi. »

Je me levai et pus constater qu'il était plus grand que moi de quelques centimètres.

L'inconnu recommença à m'observer, ou plutôt à m'étudier d'une manière qui me troubla, car il donnait l'impression de me considérer comme un être inférieur.

Je lui tendis ma main et il la serra. Le contact de sa peau, froide mais douce comme du velours, me fit frissonner.

« Nous nous connaissons ? » Je retirai ma main, impatient de connaître son nom.

« Pas personnellement » répondit-il en m'invitant à m'asseoir, pendant qu'il prenait place sur le canapé en face de moi.

« Vous ne m'avez pas encore dit votre nom, monsieur.

– Louis de Troyes.

– Et... ?

– Monsieur Ardé, votre réaction en me voyant confirme mes soupçons.

– De quoi parlez-vous ?

– N'avez-vous pas l'impression de m'avoir déjà vu ?

– Non, sans doute pas, seulement...

– Dois-je entendre par là qu'on ne vous a jamais parlé de moi ? J'aurais dû m'en douter... je crains que ce ne soit le cas.

– Excusez-moi, mais je ne comprends pas...

– Je sais beaucoup de choses sur vous. Vous ne pouvez imaginer tout ce que j'ai découvert sur votre vie. Pourtant il y a à peine quelques semaines, j'en ignorais tout. Je vous cherche depuis, monsieur Ardé. J'ai découvert ce matin que vous étiez à Londres et que je pouvais vous trouver dans ce club. »

J'aurais dû lui demander à quoi je devais son intérêt pour moi, mais je me contentai d'acquiescer.

« Êtes-vous français », lui demandai-je à mon tour, convaincu qu'il l'était d'après son nom, bien que son accent sonnât étrangement à mes oreilles.

« Pas exactement. »

Sa réponse évasive signifiait qu'il n'avait pas l'intention de me renseigner le moins du monde sur sa personne.

« Vous envisagez d'assister à ma conférence demain ? » m'enquis-je, pensant qu'il s'agissait peut être d'un admirateur ou d'un journaliste qui souhaitait m'interviewer.

« Étant données les circonstances, j'en doute fort. »

Je remarquai qu'il regardait fixement ma bague. Je n'avais jamais aimé porter de bijou, à part ma montre bracelet, mais depuis deux mois environ je m'accommodais de cet anneau car j'avais promis à mon père de ne jamais m'en séparer.

« Pourquoi le regardez-vous ? demandai-je en levant la main.

– Il est très ancien. J'aime les objets anciens. »

– Il appartenait à mon père. De toute sa vie il ne l'a jamais retiré ; il l'a gardé à son doigt jusqu'au jour où il me l'a donné.

– On dirait que vous n'aimez pas le porter.

– Comment l'avez-vous deviné ? C'est vrai, il me gêne un peu, sans doute parce qu'il est petit pour mon doigt. Je devrais le faire élargir, mais j'ai peur d'abîmer la pierre »

Je me tus et le considérai avec méfiance

« Mais vous n'êtes pas venu pour me parler de l'anneau de mon père, n'est ce pas ? »

L'homme rejeta la tête en arrière, l'appuya sur le dossier du canapé, et, après m'avoir observé un instant, il souffla :

« J'ai longtemps cherché votre père, monsieur Ardé, et avant lui tous ses prédécesseurs dans cette mission. Malheureusement, quand j'ai fini par le trouver, je n'ai pas réussi à m'entendre avec lui. J'espère avoir plus de chance avec vous.

– Que voulez vous dire ? »

Soudain, j'eus le sentiment que le décor autour de nous s'éloignait : je n'entendis plus les conversations, l'éclairage perdit de son intensité, un air glacial frôla mon visage, et un frisson d'angoisse hérissa ma peau. D'une certaine façon je pressentais ce que le destin m'avait réservé.

« Il y a bien longtemps, au moment où je compris que je devais absolument trouver cet anneau, je sentis renaître l'espoir en moi et je me mis à sa recherche. »

Sa voix me paraissait lointaine, forte comme le tonnerre, aussi irrévérencieuse qu'un blasphème dans une cathédrale remplie de fidèles.

« J'en ai besoin, monsieur Ardé ; mais j'ai aussi besoin de vous. Vous permettez que je le voie de près ? »

Il me tendit la main et j'approchai la mienne ; je sentis ses doigts entourer les miens, et à nouveau la froideur de sa peau me glaça le sang. La lumière de la lampe sous laquelle j'avais été en train de relire mon article sur la première guerre de l'opium sembla se concentrer sur la pierre rouge enchâssée dans un serpent en or qui se mordait la queue.

L'inconnu lâcha brusquement ma main :

« La pierre est plus petite que je ne l'espérais. », dit-il avec déception.

Étonné, je voulus la regarder, mais la lumière de la lampe se détourna d'elle, comme par crainte, et je ne pus distinguer sa couleur rouge sang.

La première fois que j'avais passé cette bague, je m'étais dit qu'il ne s'agissait pas d'une pierre précieuse, mais d'un vulgaire caillou taillé en demi-sphère. À ce moment là. Désormais, je me demandais ce qu'elle était en réalité.

« Je suis désolé mais je dois partir », dis-je. Je fis mine de me lever. « Je viens de me souvenir que j'ai un rendez vous.

– Vous n'avez aucun rendez vous, monsieur Ardé, affirma de Troyes sans bouger. Restez assis. Nous n'avons pas fini de parler.

– Je crois que nous nous sommes tout dit.

– Nous n'avons même pas commencé. »

Je sentis une force étrange m'enfoncer dans mon fauteuil et je me mis à trembler en m'apercevant que nous étions entourés de la plus absolue obscurité, comme si nous avions été transportés au fond d'un puits sombre et humide, en un lieu qui ne pouvait appartenir à notre monde.

Monsieur de Troyes croisa les doigts et j'entendis le craquement de ses articulations, comme des brindilles que le vent aurait brisées par une nuit d'orage silencieux.

« Je dispose de peu de temps, monsieur Ardé, reprit-il, je ne m'attendais pas à ce que la pierre soit aussi petite. Sa taille complique les choses. Dites moi : quels faits imprévus ou surprenants se sont-ils produits dans la vie de votre père pour que la pierre ait diminué à ce point ? Peut être a-t-il consommé une partie de son pouvoir pour me tenir éloigné ? Que savez vous à ce sujet, monsieur Ardé ? Certaines de ses paroles vous ont-elles paru étranges ? A-t-il essayé de vous dire quelque chose avant de mourir ?

Je secouai la tête et voulus lui assurer que je ne savais pas de quoi il parlait, mais l'obscurité maintenait mes lèvres closes et ma langue collée à mon palais.

« Votre père est mort très âgé, monsieur Ardé — continua-t-il d'une voix douce, presque caressante, et pourtant chargée de menace. Il aurait dû vous donner la bague depuis longtemps, comme le lui recommandait son devoir, il ne devait pas attendre de sentir la mort approcher. Il aurait dû aussi vous expliquer certaines choses, les secrets qu'il a emportés dans la tombe. Pourquoi votre père n'a-t-il pas agi envers vous comme tous ses prédécesseurs l'ont fait avec leurs héritiers, dans la maudite mission à laquelle il était condamné ? Qu'est ce qui l'a obligé à rompre avec la tradition ? »

Mon cerveau était incapable de réfléchir et j'étais de plus en plus effrayé.

« Vous êtes sûr qu'il ne vous a rien dit quand il vous a donné la bague ? » insista l'inconnu, le visage complètement noyé dans l'ombre.

J'essayai de fermer les yeux, sans y parvenir. Une puissante force m'empêchait de détourner le regard de cet homme. Incapable de réfléchir avec clarté, j'eus du mal à me souvenir qu'à mon arrivée

à l'hôpital les infirmiers avaient déjà enlevé de la chambre le corps de mon père. Etonné de ne pas avoir versé une seule larme encore, j'étais descendu au sous-sol et je l'avais aperçu à travers une vitre.

Malgré la cloison vitrée, j'avais eu l'impression d'entendre le sinistre grincement de la fermeture éclair au moment où l'employé de la morgue ouvrait le rude sac plastique qui faisait office de suaire, afin que je contemple une dernière fois le visage de mon père.

Effrayé par l'expression de terreur qui déformait ses traits, j'étais sorti en courant, sans pouvoir retenir mes larmes, torturé par l'idée des souffrances qu'il avait dû endurer avant de mourir.

« Il ne vous a donc rien dit, murmura monsieur de Troyes, il ne vous a pas fait une seule révélation ? À aucun moment de sa vie ?... Oui, il a dû en être ainsi, sans quoi vous n'auriez pu vivre ces dernières années avec autant d'insouciance. Vous ne savez pas qui je suis parce que vous ignorez tout. Autrement vous m'auriez reconnu ; cependant, dans votre inconscient doivent sommeiller les connaissances auxquelles vous accéderez quand vous sentirez approcher votre fin, et la nécessité de les transmettre à votre successeur. Un héritier que vous n'avez pas encore. Que vous ne pouvez plus avoir.

Il fit une pause, écarta les mains et me lança un regard chargé de colère.

« Pourquoi ne vous êtes-vous pas marié, monsieur Ardé ?

« L'idée d'avoir un fils vous répugnait peut être ? Tout ce qui s'est passé m'oblige à penser que votre père avait renié sa mission ; je crois qu'il a tenté de faire disparaître son lignage avec sa mort. Si c'est le cas, qu'est ce qui l'a poussé à devenir un renégat ? Il a dû se produire un événement pour qu'il décide de ne pas vous impliquer, sans se soucier des conséquences. Peut être avait-il découvert qu'il avait été dupé toute sa vie et qu'il avait combattu par erreur dans le mauvais camp ? »

J'avais tellement peur que j'étais disposé à rompre la promesse faite à mon père, la dernière fois que je l'avais vu, de ne jamais me séparer de cet anneau. C'était la première fois qu'il me le demandait alors qu'il était déjà très malade, quelques semaines avant son accident mortel. J'étais fermement décidé à le jeter au visage de monsieur de Troyes, mais je me souvins de l'angoisse de mon père, de la peur dans ses yeux quand il m'avait donné l'anneau, une terreur que j'avais attribuée au fait qu'il sentait venir sa fin.

Le mystère de la mort l'avait toujours angoissé. Pour le rassurer, cette nuit-là, j'avais dit oui à toutes ses demandes et j'avais accepté de porter l'anneau. Peu de jours après on m'avait appelé pour m'annoncer qu'il était au plus mal et qu'on l'avait emmené dans un hôpital. J'étais arrivé trop tard pour le voir encore vivant.

Seulement après son incinération, j'appris qu'il avait quitté son lit, et comme l'infirmière qui s'occupait de lui n'était pas encore arrivée, il avait tenté d'aller à la bibliothèque. Il avait dû glisser et était tombé dans l'escalier. Il s'était brisé la hanche et le coup reçu à la tête l'avait plongé dans l'inconscience jusqu'à ce que son cœur lâche définitivement.

Personne n'évoqua l'hypothèse d'un suicide, mais j'y pensai et essayai de repousser cette idée.

Si monsieur de Troyes voulait l'anneau, j'étais disposé à le lui donner, cet homme m'inspirait une telle terreur que je l'aurais fait sans me soucier de manquer à ma promesse. J'étais prêt à devenir parjure pour me délivrer de sa présence.

« Prenez-le. » dis-je, soucieux d'échapper à ce cauchemar que je vivais tout éveillé.

Je tentai d'ôter mon anneau, mais, à ma grande surprise, monsieur de Troyes, secoua la tête et m'en empêcha d'un geste sans équivoque.

« Je vous interdis de l'ôter.

– Pourquoi ?

– Hors de votre doigt, ce n'est pas autre chose qu'un morceau de pierre, mais pendant que vous le portez, je pourrai tenter une dernière fois de récupérer ce qui m'appartient. Vous savez à quoi je fais allusion ? Je veux parler du symbole du pouvoir dans son état le plus pur et le plus achevé.

– Je ne comprends pas...

– Il m'est indifférent que vous compreniez ou non. Le fait est que vous ne pouvez pas me donner l'anneau, pour autant que vous le désiriez. Ce qui est déplorable pour vous.

– Que dois-je déplorer ?

– Tout. » Il hocha la tête. « Vous n'avez pas d'héritier, vous venez d'avoir quarante sept ans. Etant donné que le délai est sur le point d'expirer, je ne peux attendre de vous laisser mourir de vieillesse. Vous ne me laissez pas d'autre alternative, monsieur Ardé... (il caressa sa barbe) avec le temps, les faits sont mal interprétés, et il ne nous parvient qu'une version absurde et illogique de nos

origines. Je dois reconnaître que j'ai de la chance, puisqu'en vous trouvant, j'achève une partie de ma longue.

– Pourquoi m'avez-vous cherché ?

– Ce n'est pas vous que je cherchais, mais plutôt ceux qui vous ont précédé. Si votre père avait porté l'anneau quand j'ai enfin réussi à le rencontrer, avec assez de temps devant lui, cela aurait été plus simple pour tous. En vous offrant le bijou, il vous a lié à mon destin. J'espère que la pierre a conservé un pouvoir suffisant pour nous mener sur les chemins que nous avons à parcourir ensemble, monsieur Ardé. »

Il se leva et me tendit à nouveau sa main froide. Je pensai qu'il allait me saluer et sortir de ma vie pour toujours mais, en lui touchant la main, je ressentis sa force et sa méchanceté. Le contact de sa peau me fit comprendre que la torture dont mon père avait voulu me garder venait de commencer.

« Vous serez mon compagnon, monsieur Ardé, ajouta-t-il en me regardant dans les yeux.

– Votre quoi ?

– Mon serviteur, mon valet, appelez cela comme vous voulez. Vous viendrez avec moi partout où j'irai, vous serez mon ombre et mon conseiller. Vous serez mon guide. »

Il m'obligea à le suivre et nous entrâmes dans le silence des ténèbres qui nous entouraient, après avoir traversé un mur d'air épais et malodorant...

... depuis mon fauteuil, le manuscrit dans les mains, je vis sortir monsieur de Troyes de la bibliothèque, passer près de Peter et disparaître dans le couloir.

Je ne savais pas encore quelle part de mon être il emportait, mon âme, ma volonté, ou les deux.

« Je vous sers le Xérès, monsieur ? me demanda Peter.

Il s'était approché sans que je m'en aperçoive, et ses paroles me firent sursauter.

Je désignai la porte par laquelle venait de sortir mon visiteur.

« Pourquoi l'a-t-on laissé entrer ? Il n'est pas membre du club.

– De qui parlez-vous, monsieur ?

– De l'homme qui vient de sortir à l'instant sous vos yeux.

– Je n'ai vu personne, monsieur. Vous désirez le Xérès ?

– Non... je veux seulement rentrer chez moi » — dis-je en me levant avec l'impression d'avoir bu une douzaine de whiskies.